

Lia rentrée du music-hall.

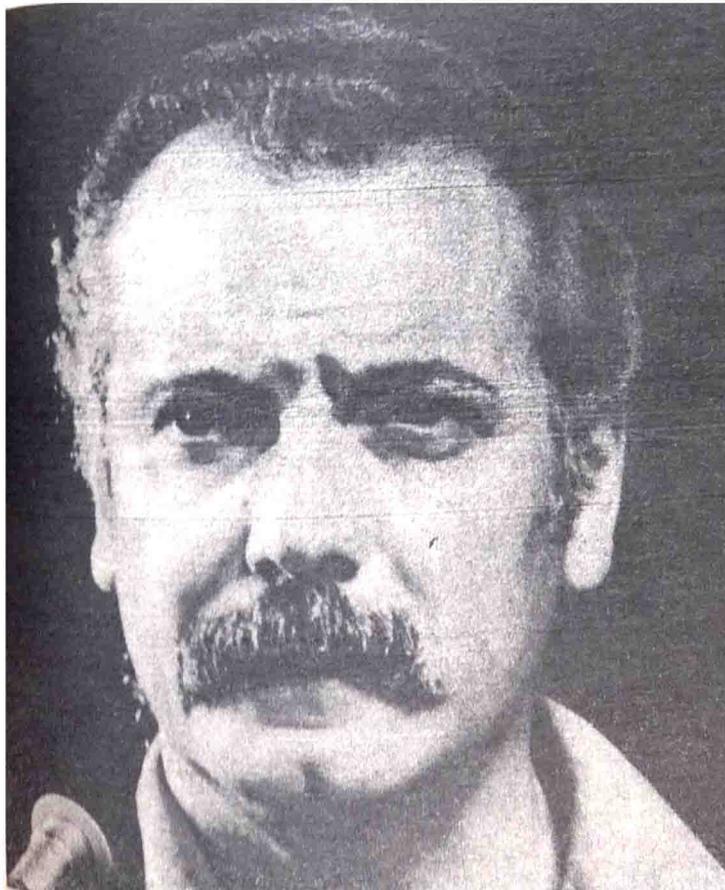


Photo Lipnitzki.

Le début de cet article, non reproduit car incomplet dans le document dont nous disposons, était consacré à Mireille Mathieu, à Roger Pierre & Jean-Marc Thibault et aux Compagnons de la chanson.

[...]

Et puisque je parle d'instrumentistes, je voudrais dire que ce qui m'a le plus intéressée dans le tour de chant que Georges Brassens fait avec Juliette Gréco au T.N.P., c'est le contrebassiste, Pierre Nicolas. Bien sûr, parce que son jeu est intelligent, mais aussi, il faut l'avouer, à cause d'une certaine allergie (à chacun ses petites maladies) aux façons anarcho-rassurantes de Brassens. Il a minci ; il grisonne ; il marmonne toujours sous sa moustache grise (à moins qu'il n'oublie ses propres paroles), mais je ne « marche » pas. Un jeune et proche parent d'ailleurs non plus, qui est pourtant encore à l'âge des révoltes et qui taxe ces chansons d'« anti-conformisme sédatif ». Brassens aurait voulu vivre il y a cinq cents ans, parmi ses copains et mourir pendu, avec Villon, au gibet de Montfaucon : il n'est aujourd'hui qu'un « conteur » qui séduit et libère parce qu'il parle de cul, de fesses, d'enterrements et de flics, de cocus et de morts, parce qu'il sourit, complice d'une salle entière. C'est « sympathique », anarchiste. C'est Brassens. Que dire de plus ? Lui aussi possède un sacré métier, pour être aimé par les vieux, les plus très jeunes et les mômes.

Mais plutôt que *Bande à part*, j'aime mieux qu'on me chante, comme Juliette Gréco : *J'ai le cœur aussi grand qu'une place publique.*

**Par intérim,
Lia Lacombe**

LES LETTRES FRANÇAISES

22 septembre 1966